

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

| | | |
|------------------------|-----------------------------|---------------------------------------|
| PREMIERE ANNEE. | Paraissant le JEUDI. | NUMERO 36. |
| A.BONNEMENTS. | 2 CENTS | ADMINISTRATION ET REDACTION: |
| Un an \$ 1.00 | LE NUMERO. | 32 RUE BONSECOURS |
| Six mois 50 | | Boite 199, Bureau de Poste, Montréal. |
| Trois mois 25 | | |

MONTREAL, 3 JANVIER 1882.



—Savez-vous, s'écria M-mi pte, qu'elle est encore joliment boane, cette bête là! (Page 361, col. 1.)

PÉRINE ROSIER.

(Suite.)

Une nouvelle contraction des sourcils de Léon Randal indiqua clairement qu'il était moins convaincu que Mme Clerget de la vive satisfaction du baron; mais il ne dit pas un seul mot qui pût trahir sa pensée à cet égard.

L'aubergiste reprit :

—Enfin, le plus clair de tout cela, pour moi, mon jeune monsieur, c'est que je vois bien que je ne vous garderai pas

longtemps. M. le baron viendra vous voir demain ou après-demain, j'imagine, et il vous emmènera à Rochetaille...

Un sourire, qui n'était pas exempt d'amertume, vint aux lèvres de Léon Randal.

—Ah! par exemple! répliqua-t-il, je vous affirme le contraire! Je ne mettrai jamais les pieds au château de Mme de Kéroual...

—On dirait que vous avez quelque chose contre Mme la comtesse... murmura Monique Clerget, étonnée de la vivacité avec laquelle venaient d'être prononcées ces paroles.

—Moi?... Eh! mon Dieu! que pourrais-je avoir?... Je vous répète que je ne connais pas cette dame... J'ai même

entendu prononcer aujourd'hui son nom pour la première fois...

—A la bonne heure... Eh bien, quand vous la connaissez, vous ferez comme tout le monde : vous l'aimerez !...

—Ah ! ah ! elle est donc très-aimée dans le pays ?

—C'est-à-dire qu'on l'adore, et je vous prie de croire qu'il y a de quoi : une si brave dame ! si bonne ! si charitable ! riche comme un banquier ! belle comme une madone ! et, avec tout cela, pas plus fière que vous ou moi... Ah ! le pauvre défunt, M. le comte de Kéroal, était un homme heureux... et je parierais volontiers une grosse somme que M. le baron ne le sera pas moins que lui...

Léon Randal fit un soubresaut si brusque qu'il ébranla la table, et que le contenu de sa demi-tasse se répandit presque entièrement sur la nappe.

—Hein ?... quoi ?... que dites-vous ?... s'écria-t-il ; le baron de Strény heureux comme l'était, avant lui, le comte de Kéroal ! A quel titre le serait-il ?

Mme Clerget regarda son interlocuteur avec un étonnement profond.

—Ah ! ça, mais... demanda-t-elle ensuite, vous ne savez donc rien ?

—Rien !... répondit le jeune homme, non, rien !... absolument rien !...

—C'est étonnant tout de même que vous, l'intime de M. le baron, vous ignoriez encore ce que tout un chacun connaît à l'heure qu'il est ? Il y a donc bien longtemps que vous n'avez vu votre ami ?

—Oui, il y a longtemps. Mais, si je l'avais vu, que m'aurait-il appris ?

—Eh ! pardine, la grande nouvelle... son mariage avec Mme la comtesse.

Léon Randal devint pâle comme un mort.

—Le baron de Strény se marie ! balbutia-t-il, il épouse la comtesse de Kéroal !

—Certainement. Ah ! on ne parle que de cela jusqu'à Epinal, et même plus loin. Les bans ne sont pas encore publiés, mais c'est tout comme. La cérémonie ne tardera guère, vous pouvez m'en croire ; et, si vous êtes encore ici, vous danserez peut-être à la noce.

XIX—Visite à Rochetaille.

Monique Clerget s'interrompit brusquement.

—Ah ! ça, mais... ah ! ça, mais... s'écria-t-elle en regardant le jeune voyageur, qui semblait chanceler sur son siège, qu'est-ce que vous avez donc, mon cher monsieur, on croirait que vous allez vous trouver mal ?...

—Ne vous inquiétez pas, je vous en prie, répondit Léon Randal en faisant sur lui-même un effort héroïque, je suis sujet à ces défaillances, elles ne durent que peu d'instant.

—Avez-vous besoin de quelque chose ? Voulez-vous boire un verre d'eau bien fraîche ? reprit la digne aubergiste, ou bien un petit verre de véritable liqueur de la grande Chartreuse ? elle est souveraine, à ce qu'on prétend.

—Non... merci... j'ai ce qu'il me faut.

Et le voyageur, tirant de la poche de côté de son pantalon large un flacon de cristal de roche, monté en or et renfermant

des sels anglais de la plus grande puissance, l'approcha de ses narines et en aspira les émanations à plusieurs reprises.

L'effet ne se fit point attendre. Au bout d'une ou deux minutes, le visage du jeune homme avait repris sa coloration habituelle : ses regards, un instant voilés, brillaient d'un vif éclat, et même un sourire se jouait sur ses lèvres ; mais ce sourire avait une expression amère plutôt que joyeuse.

—Allons ! allons ! fit Monique Clerget rassurée, je vois que ça va mieux. Est-ce que ça vous prend souvent ces choses-là ?

—Oui, malheureusement... trop souvent.

—D'où ça vient-il ?

—Du cœur !

—Comment ça se guérit-il, cette maladie ?

—De la manière la plus simple... en supprimant le cœur !

—Supprimer le cœur ! répéta Monique Clerget, vous gaussez-vous de moi ? Est-ce que c'est possible ? Est-ce que, sans cœur, on pourrait vivre ?

—Parfaitement bien, et la preuve, c'est qu'en ce moment, moi qui vous parle, je suis en train de supprimer le mien, et j'ai l'espoir et la certitude que ce résultat heureux ne se fera plus longtemps attendre. Mais reprenons notre entretien. Vous m'avez appris tout à l'heure une heureuse nouvelle, qui me remplit de joie, car tout ce qui touche au baron de Strény m'intéresse plus que je ne saurais dire, et son mariage doit être pour lui un très-grand bonheur.

—Ah ! vous en pouvez jurer hardiment ! Ce n'est pas souvent, je crois, qu'on trouve tant de choses réunies dans une seule femme, car elle a tout, madame la comtesse, tout absolument ! Elle est belle comme un ange, bonne comme une sainte, et riche, avec cela, comme si on avait besoin d'argent quand on a tant de vertus et tant de beauté.

—Et, demanda Léon Randal, sans doute mon ami intime, le baron de Strény, est très-passionnément épris de Mme la comtesse de Kéroal.

—Vous comprenez bien qu'il ne m'a point mis dans ses confidences, répondit l'aubergiste en riant d'un gros rire. Mais il serait trop difficile s'il n'en était pas amoureux. Pour ma part, je gagerais bien qu'il l'est. Quand il passe, à cheval ou en voiture, avec Mme la comtesse, faut voir comme il se penche vers elle, et comme il lui parle, d'un air si tendre que ça donnerait envie de se remarier, si on avait l'âge...

Léon Randal, en savait assez long, sans doute, au sujet du prochain mariage de Guntran de Strény, car il rompit brusquement l'entretien en disant à Monique Clerget :

—J'ai l'habitude de faire presque chaque jour une promenade à cheval... pourrais-je me procurer demain, dans ce village, une monture quelconque ?

—Quant à ce qui est de ça, répondit l'aubergiste, vous ne trouverez rien ici de bien pour un monsieur comme vous. Mais j'ai dans l'écurie *Subretache* qui est tout à votre disposition.

—Qu'est-ce que c'est que *Subretache* ? demanda le jeune homme en souriant.

—C'est une vieille jument de réforme qui a servi dans les hussards. Je l'ai achetée cent vingt-cinq francs, il y a cinq ans, pour l'atteler à la carriole et me conduire à Epinal quand j'y ai à faire. Elle est un peu poussive, la pauvre bête, mais elle trotte encore tout de même. Je vous conseille de vous en arranger, car vous ne verrez dans le village que des chevaux de charrue.

—Va donc pour *Sabretache* ! Avez vous une selle et une bride, au moins ?

—Oui, oui, nous avons tout ce qu'il faut.

—Eh bien ! demain j'enfourcherai la hussarde et nous irons faire un tour ensemble, l'un portant l'autre. Bonsoir, ma chère hôtesse, je regagne ma chambre.

Léon Randal alluma une cigarette, prit un chandelier de cuivre et monta dans la chambre bleue où l'attendait un lit excellent.

Il fit tourner deux fois la clef dans la serrure, poussa les doubles verroux de la porte, et, tout en se déshabillant, il murmura :

—Ah ! tu te maries, Gontran de Strény, et tu te proposes sans doute de m'envoyer après la noce une lettre de faire part ! Ami Gontran, tu comptes sans moi, et ton mariage n'est pas encore fait !

Puis il se coucha et éteignit la lumière, mais il ne s'endormit pas sans peine, car pendant bien des heures on aurait pu l'entendre se tourner et se retourner dans son lit.

Ce soir-là, le docteur Louis Perrin rentra très-tard. Le lendemain matin, appelé à trois lieues de Rixvillers pour un cas grave, il partit au point du jour, et, par conséquent, ne déjeuna point avec Léon Randal.

Ce dernier, avant de quitter sa chambre, avait tiré de sa valise un bavard de chagrin vert, amplement garni de petit papier à lettres, glacé et parfumé, et de mignonnes enveloppes.

Il écrivit quelques lignes, traça sur une enveloppe le nom du baron de Strény, et mit cette enveloppe dans le portefeuille qui ne quittait jamais la poche gauche de sa jaquette de velours noir.

Vers midi, Léon Randal, ganté de frais, tenant de la main droite sa cravache et faisant sonner les éperons d'aciers ajustés aux talons de ses bottines, enfourchait dans la cour de l'auberge *Sabretache*, la pacifique jument poussive, un peu surprise de sentir un cavalier sur son dos, vouée qu'elle était, depuis tant d'années, à l'humble condition de cheval de carriole.

Cependant, lorsque les mollettes des éperons s'approchèrent de ses flancs, et lorsqu'elle entendit la cravache siffler à ses oreilles, elle se souvint de son ancien métier, elle secoua son mors quasi-gaillardement, prit des airs coquets, s'encapuchonna quelque peu, fit même une tentative, non suivie de résultat, pour pointer, et partit enfin à un trot qui remplit d'étonnement et d'admiration Monique Clerget, Marie-Jeanne et Jean-Claude, debout tous les trois sur le seuil de la porte charretière.

—Savez-vous, s'écria Monique, savez-vous qu'elle est encore joliment bonne, cette bête-là !

—Si elle est bonne ! ah ! je le crois bien, la bourgeoise ! répondit Jean-Claude avec conviction, elle vaut cinquante francs comme un liard !

Léon Randal, éperonnant *Sabretache* pour la tenir à cette brillante allure qui la faisait estimer à si haut prix par Jean-Claude, s'engageait dans cette interminable montée qui conduisait, depuis le village de Rixviller, au plateau sur lequel était situé le château de Rochetaille.

En une heure et quart le jeune homme franchit la distance qui séparait le bourg et le château.

A cinquante ou soixante pas de la grille du parc, un bouquet d'arbres assez touffu s'élevait sur la lisière d'un champ.

Léon Randal mit pied à terre, conduisit *Sabretache* dans ce massif, l'attacha à une branche et revint auprès de la grille.

Au moment où il allait l'atteindre, un homme en sortait, coiffé d'un large chapeau de paille, et portant une bêche sur l'épaule.

C'était Jérôme Pichard, le jardinier beau parleur que nous avons entendu répondre à Périne Rosier lorsqu'elle était venue demander du secours dans la nuit de l'accident.

Nous savons déjà que Léon Randal portait un costume d'une élégante originalité, et que sa tournure était cavalière, aussi Jérôme Pichard le salua-t-il jusqu'à terre.

—Mon ami, lui demanda le jeune homme, cette propriété n'est-elle pas le château de Rochetaille ?

—Oui, monsieur, répliqua Jérôme.

Et il se hâta d'ajouter :

—Le château de Rochetaille, appartenant à Mme de Kéroural, de qui j'ai l'avantage d'être le jardinier en chef et le serviteur de confiance, dont je m'acquitte avec soin, zèle, exactitude et mutuelle satisfaction, j'ose le dire...

—Voilà une avenue magnifique, reprit Léon Randal.

—Tels que vous les voyez, monsieur, ces arbres-là ont cent cinquante ans, et c'est un âge pour les marronniers.

—Le parc me semble admirablement entretenu...

—L'étant par moi-même, fit Jérôme en se rengorgeant, il ne saurait être que bien distingué, et il l'est, monsieur, j'ose m'en piquer.

—Je suis fort amateur de jardins, continua Léon Randal ; il me serait particulièrement agréable de visiter celui-ci pendant quelques instants, si toutefois vous voulez bien, vous, monsieur, qui êtes le jardinier, en chef et l'homme de confiance, m'en accorder l'autorisation.

Jérôme se gratta la tête et parut hésiter.

—Monsieur m'honore, murmura-t-il enfin non sans embarras, ce serait avec bien du plaisir... mais...

Une phrase ainsi commencée ne pouvait aboutir qu'à un refus. Léon Randal l'interrompit net en mettant une pièce de cinq francs dans la main du jardinier, et en disant :

—Vous comprenez, mon brave, que je suis un homme du monde, un homme discret, et que je n'admettrais même pas la pensée de me rendre importun. Expliquez-moi donc de quel côté je puis promener mon admiration pendant cinq minutes, tandis que vous irez boire à ma santé cette bagatelle, et, soyez sans inquiétude, je n'abuserai pas de la permission.

Jérôme regarda la pièce de cinq francs d'un air attendri, et la glissa dans sa poche avec recueillement.

—Oh ! murmura-t-il ensuite, il n'y avait pas besoin de ça, on voit bien tout de suite à qui l'on parle. Entrez, monsieur, vous pouvez faire un petit tour. M. le baron est à la chasse, Mme la comtesse, quand elle est seule, ne va guère souvent plus loin que les bosquets qui sont près du château, autour de la pelouse. Vous ne rencontrerez personne et je vous attends ici pour refermer la grille derrière vous quand vous serez sorti.

—Grand merci, fit Léon Randal en entrant dans le parc et en se disant tout bas : —Gontran est absent, si je pouvais voir la comtesse !

Le meilleur et sans doute l'unique moyen d'arriver à ce

résultat, était de se diriger du côté de ses massives, voisins du château, et que Mme de Kéroual ne dépassait guère, à en croire du moins le jardiniier.

Le jeune voyageur voulant éviter d'attirer l'attention sur sa personne, quitta la grande avenue et s'engagea dans une allée latérale qui le conduisit à l'une des extrémités de la pelouse circulaire que nous connaissons. Là, le hasard le servit à souhait, car, non loin de lui, sous une tonnelle, à travers les feuillages éclaircis par l'automne, il aperçut une femme assise.

—Ce doit être la comtesse, pensa-t-il en faisant un crochet pour se rapprocher de la tonnelle et en marchant avec les plus grandes précautions afin d'étouffer le bruit léger de ses pas sur les feuilles sèches.

La personne assise sous le berceau était bien la comtesse en effet. Un banc rustique lui servait de siège. Rien ne pouvait surpasser la grâce exquise de son attitude nonchalante. Elle tenait sur ses genoux un livre ouvert qu'elle ne lisait pas, et ses yeux tournés vers la voûte de verdure qui lui cachait le ciel avaient une expression calme et recueillie.

Léon Randal se trouvait si près d'elle que le murmure de sa respiration aurait pu le trahir, mais la jeune femme s'absorbait dans une rêverie tellement profonde, qu'aucun des objets qui l'entouraient ne semblait exister pour elle.

L'étranger la contempla longuement, et tandis que son regard semblait la dévorer, tout un monde de sentiments contradictoires passait dans son esprit et se reflétait sur son visage.

Ce fut d'abord une sorte de colère haineuse et méprisante, puis une involontaire admiration, puis la pitié.

—Elle est bien belle, se dit-il enfin, oui, bien belle, et elle semble bonne. Ce n'est pas sa faute, après tout, si Gontran est lâche et menteur. Elle se croit aimée et elle aime peut-être. Oh! pauvre femme! pauvre femme! si elle a donné son cœur à Gontran que je la plains!

Et Léon Randal, après avoir jeté sur Mme de Kéroual un dernier regard, reprit lentement et avec les mêmes précautions qu'à son arrivée le chemin de la grille, près de laquelle il retrouva Jérôme Pichard qui l'attendait, assis sur une des bornes placées à droite et à gauche de chacun des battants.

—Eh bien! mon jeune monsieur, demanda le jardiniier, comment trouvez-vous notre propriété?

—Admirable, répondit Léon Randal, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le quart d'heure.

—Ah! bah! fit Jérôme, et de quoi donc?

—Voulez-vous me rendre un service.

—Un service! tout de même; c'est-à-dire, bien entendu, si ça ne doit point me déranger, ni risquer de me faire arriver du désagrément.

—Ni dérangement ni risque d'au-une sorte, et ceci par dessus le marché pour vous payer la peine que vous n'aurez pas eue.

Tout en parlant, le jeune homme mit une nouvelle pièce de cinq francs dans la main de Jérôme, qui stupéfait et charmé de cette seconde aubaine, s'écria:

—Ah! si c'est comme ça, je suis votre homme! Du moment qu'il n'y a rien à faire et rien à craindre, vous pouvez disposer de moi. De quoi s'agit-il, mon jeune monsieur?

—Quand je vous ai demandé l'autorisation de visiter le parc, vous avez parlé d'un baron, en ce moment à la chasse.

—C'est la vérité.

—Ce baron se nomme Gontran de Strény, il est le parent de Mme la comtesse de Kéroual.

—Tiens! tiens! tiens! vous savez cela?

—Je sais de plus qu'il doit prochainement épouser la comtesse.

—Ah ça! mais, mon jeune monsieur, vous êtes donc du pays?

—Non, mais je suis un ami intime du baron de Strény.

—Un ami intime, répéta Jérôme Pichard en se hâtant d'ôter son chapeau de paille et en le mettant respectueusement sous son bras.

—Oui, continua Léon Randal en ouvrant son portefeuille, et la preuve, c'est que voici une lettre pour lui. Je vous charge de la lui remettre aussitôt qu'il sera de retour au château.

—Il l'aura, mon jeune monsieur, comptez-y.

—Vous la lui donnerez vous-même.

—Ouf, mon jeune monsieur, *parlant à sa personne*, comme disait mon ex-patron, car, tel que vous me voyez, j'ai travaillé jadis dans la magistrature.

—Et, reprit Léon Randal, vous aurez soin de vous en acquitter de mon message que lorsque M. le baron sera seul et que personne ne pourra vous voir lui glisser cette lettre dans les mains.

Motus et sufficit, on aura soigneusement l'œil aux aguets pour la chose de l'incognito. Mais si M. le baron me demande qui m'a chargé de cette commission pour lui, que faudra-t-il lui répondre.

—Que la lettre vous a été remise par un jeune homme qui venait de Rixviller.

Puis Léon Randal alla détacher le jument *Sabretache*, qui trouvait sa captivité fort douce et tondait l'herbe encore verte, au pied des arbres, dans le fourré. Il l'enfourcha légèrement et reprit au petit trot le chemin du village.

XX.— Une découverte.

Ce même jour, au moment où sonnaient six heures du soir, Léon Randal, en entrant dans la petite salle à manger de l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*, vit un homme encore jeune, et de bonne mine, debout auprès du feu de sarments et de menu bois que Monique Clerget avait eu soin d'allumer dans la cheminée, car la soirée était fraîche.

Ce personnage salua le jeune Parisien, qui lui rendit son salut et lui dit en souriant:

—Ou je me trompe fort, monsieur, ou vous êtes le docteur Louis Perrin?

—Vous ne vous trompez pas, monsieur.

—Hier soir, mon hôtesse, Mme Clerget, m'avait fait espérer votre compagnie à l'heure du dîner, continua Léon Randal, mais vos malades, en vous retenant à leur chevet, m'ont privé du plaisir que je me promettais. Aujourd'hui, grâce à ma bonne étoile, me voilà plus heureux.

—Je suis en effet un pensionnaire fort inexact pour l'excellente maîtresse du *Chevreuil-d'Argent*, répondit le médecin en examinant avec une extrême curiosité son interlocuteur.

—Ces messieurs sont servis! s'écria l'aubergiste triom-

phante, en posant sur la table une soupière remplie d'un potage fumant dont l'odeur seule aurait ressuscité les morts.

Le dîner était excellent; Monique Clerget s'était encore surpassée, et, pour fêter la première réunion de ses deux pensionnaires, elle monta les meilleurs et les plus vieux vins de sa cave.

Il résulta de tout ceci que le repas dura longtemps et fut d'une gaieté charmante. Le docteur Louis Perrin prenait un plaisir extrême à causer de Paris qu'il regrettait parfois, et Léon Randal s'émerveillait de rencontrer dans un village, perdu au fond d'une province, un esprit vif, alerte et brillant comme celui du médecin.

— Je vous avais dit? Comment le trouvez-vous, mon voyageur? N'est-ce pas que c'est un garçon bien mignon, bien doux, bien poli, bien plaisant, enfin ce qu'on peut appeler un bien joli jeune homme.

— Ma bonne madame Clerget, répliqua le médecin en riant, je commence par déclarer que je suis de votre avis sur tous les points, mais j'ajoute que je vais vous causer une surprise.

— Une surprise? répéta la veuve.

— Oui, et je vous la promets énorme: — Votre joli jeune homme est une jolie femme.

Monique Clerget regarda son pensionnaire avec une stupeur comique. On eût dit qu'il venait de lui parler chinois ou hébreu.



Monique Clerget apporta sur la table le café. (Page 339, col. 1.)

Après le café, Léon Randal demanda un bol de punch et se mit à rouler des cigarettes, si bien que, grâce au rhum inflammé et au tabac turc, la conversation durait encore au moment où onze heures sonnaient au concou suspendu contre la muraille.

A'ors seulement le jeune Parisien déclara qu'il éprouvait quelque fatigue, et regagna sa chambre, après avoir chaleureusement serré la main du docteur Perrin.

Ce dernier s'apprêtait à quitter la petite salle, lorsque Monique Clerget, rayonnante d'enthousiasme, apparut sur le seuil.

— Eh bien! monsieur le docteur, s'écria-t-elle, qu'est ce que

— Une femme! s'écria-t-elle au bout d'un instant, allons, allons, monsieur le docteur, vous voulez vous gausser de moi! Est-ce qu'une pareille chose serait possible?

— Je ne sais pas si c'est possible, ma digne hôtesse, mais je vous affirme que cela est.

— Lui, M. Randal! un étudiant pour être juge!

— Une étudiante, peut-être! un étudiant, jamais!

— Mais, êtes-vous bien sûr?

— Comme de mon existence.

— Enfin, voyons, monsieur le docteur, vous pouvez vous tromper, n'est-ce pas? Tout le monde peut se tromper. Il n'y a personne, en ce bas monde, qui ne soit sujet à l'erreur.

—Sans doute, et, dans une multitude de cas, croyez-le bien, je n'ai nullement la prétention d'être infaillible. mais il existe certains diagnostics qui, pour un médecin, rendent l'erreur impossible, et défendent même l'hésitation.

—Oh ! je sais bien que vous êtes un habile homme, monsieur le docteur, mais pourquoi cette dame, si c'est une dame, se déguiserait-elle en jeune homme, et boirait-elle du punch en fumant ?

—Je n'en sais rien. Je puis seulement vous répondre que bon nombre de petites dames, à Paris, fument beaucoup en buvant du punch.

—Que viendrait-elle faire ici ? à Rixviller ? dans mon auberge ? Je vous le demande.

—Je l'ignore complètement.

—Elle doit cependant avoir une raison.

—C'est probable, c'est même certain, mais comme cette raison ne nous regarde ni l'un ni l'autre, que nous importe ? Pourquoi nous en préoccuper et chercher à la découvrir ?

—Que faut-il que je fasse demain ?

—Rien de plus et rien de moins que ce que vous faisiez hier. Il plaît à votre voyageur, ou plutôt à votre voyageuse, de conserver son incognito. Respecté sa volonté ; prenez sur vous, donnez-vous l'air de ne rien soupçonner, et d'accepter, plus que jamais, M. Randal pour un jeune homme.

—Je le ferai, monsieur le docteur. Mais à présent que je sais que le bon Dieu l'a créé et mis au monde pour porter des jupons, j'aurai bien de la peine à l'appeler *monsieur*.

Cette nuit-là, Monique Clerget dormit d'un sommeil agité. Une multitude de jeunes gens, dont les jaquettes en velours se transformaient soudainement en cotillons, vinrent visiter et troubler ses rêves.

Le lendemain matin, de bonne heure, la sonnette de Léon Randal retentit, et Marie-Jeanne, montée en toute hâte, revint prévenir l'aubergiste que le jeune homme (nous continuerons à désigner ainsi, jusqu'à nouvel ordre, l'énigmatique personnage), que le jeune homme, disons-nous, la demandait.

Mme Clerget ne fit qu'un saut de sa cuisine à la chambre bleue.

Léon Randal, vêtu d'une vareuse de flanelle rouge, et étendu dans le vieux fauteuil à la Voltaire, qui était le meuble le plus luxueux et le plus confortable de l'auberge du *Chevreuil d'Argent*, fit un signe amical à Mme Clerget.

—J'aurais dû me douter de quelque chose, se dit cette dernière en le regardant, il était trop mignon pour un homme.

—Ma chère hôtesse, commença Léon Randal, qui ne soupçonnait guère que son incognito eût été perçue à jour, la veille au soir, par M. Perrin, si je vous ai donné la peine de monter, c'est que j'avais à vous entretenir d'un sujet important.

—Il va me faire ses confidences, pensa la veuve en se frottant les mains par avance ; mais ce doux espoir devait être déçu.

—Je ne déjeunerai point ce matin avec le docteur, poursuivi le jeune homme.

—Ah ! bah ! s'écria la veuve, et pourquoi donc ça ? Est-ce que vous n'avez pas trouvé qu'il était bien aimable.

Le docteur est un homme charmant, sa société m'enchanté, et j'espère bien en profiter chaque jour, aussi longtemps que je resterai l'hôte du *Chevreuil d'Argent*. Mais j'attends quelqu'un,

vers midi. Mon visiteur déjeunera sans doute avec moi, et je vous prierai de me faire servir dans cette chambre.

—Ca suffit, monsieur, répondit Monique Clerget, quelque peu désappointée. On mettra le couvert ici, et on servira à midi seulement.

—Voilà l'occasion de vous distinguer, ma chère hôtesse ; continua Léon Randal se souriant. Soyez digne de votre renommée, digne de vous-même, et c'est tout dire ! Accommodez-nous le petit repas le plus fin, le plus joli, le plus coquet, le plus distingué, qui jamais ait pris naissance sur le feu de vos fourneaux.

—Je ferai de mon mieux pour vous satisfaire, et je vous promets que vous serez content. Voulez-vous faire le menu vous-même ?

—A quoi bon ? Je m'en rapporte à vous complètement, et vous donne carte blanche. Je vous recommande une seule chose, c'est qu'il y ait un plat d'écrevisses, de ces grosses écrevisses des ruisseaux de vos montagnes, comme on en voit guère à Paris, et qui ressemblent à de petits homards. Pour tout le reste, suivez votre inspiration.

—J'ai des idées, fit l'aubergiste en se frappant le front d'un air d'inspiration comique.

—J'en étais sûr d'avance ! s'écria Léon Randal.

Puis il ajouta :

—Mais dites-moi, chère hôtesse ; vous devez avoir au fond de votre cave, tout au fond, dans le coin d'un mystérieux caveau, une cachette introuvable, et dans cette cachette un trésor. Est-ce que je me trompe ?

—Ma foi, non, il me reste quelques bouteilles (oh ! une douzaine tout au plus) ! d'un Château-Chalons de 1782, qui me vient de défunt mon père. Le roi, tout roi qu'il est, n'en a pas de pareil.

Nous lui dirons deux mots.

—J'ai aussi du côté-rôtie, rouge, si vieux, si vieux, qu'il est aujourd'hui pelure d'oignon, et un peu de Chambertin de l'année de la comète, et encore du vin de Bordeaux qui a pour le moins vingt ans de bouteille. Qu'est-ce qu'il faudra monter ?

—Montez de tout, chère hôtesse ; nous choisirons parmi vos richesses, et soyez certaine que jamais flacons poudreux n'auront été mieux appréciés.

Certes, en ce moment, Mme Clerget ne pensait guère à la découverte surprenante faite la veille au soir par le docteur Perrin. Elle avait oublié, nous l'affirmons, le sexe probable de Léon Randal. Elle s'absorbait toute entière dans la préoccupation de son art et dans la volonté de créer un déjeuner merveilleux, combiné et exécuté avec un talent de premier ordre et une réussite absolue.

Elle allait quitter la chambre bleue. Léon Randal la retint.

—Chère madame Clerget, lui dit-il, aussitôt que mon visiteur arrivera, vous voudrez bien le faire monter ici, n'est-ce pas ?

—Comment saurais-je que c'est la personne que vous attendez ? fit la veuve.

—Il me demandera sous mon nom, soyez tranquille... et d'ailleurs, vous le connaissez. C'est le baron Gontran de Strény.

Monique Clerget fit un geste de surprise auquel son inter-

locuteur n'accorda pas la moindre attention et sortit en se disant tout bas :

— Le baron de Strény, au moment d'épouser Mme de Kéroual, vient déjeuner dans mon auberge avec M. Léon Randal ! et M. Léon Randal est une dame ! Qu'est-ce que tout cela signifie ?

XXI.— Visite à Rixviller.

Retournons de quelques heures en arrière et rejoignons Gontran de Strény, la veille de ce jour, au moment où, son fusil en bandoulière et suivi de deux chiens d'arrêt, il arrivait à la grille du parc de Rochetaille, après avoir passé la journée presque entière à la chasse, non sans résultat, car les mailles du filet de sa carnaissière laissaient voir la fourrure tachée de sang d'un beau hèvre, et la plume de trois ou quatre perdreaux.

Gontran tira de sa poche un passe-partout avec lequel il ouvrit la grille.

A peine avait-il fait cinquante pas dans l'avenue, qu'il vit surgir en face de lui la figure grotesque de Jérôme Pichard, ployant sa longue échine jusqu'à terre et se confondant en salutations ridicules.

— Qu'est-ce que vous me voulez, Jérôme ? lui demanda-t-il.

— Une lettre pour M. le baron. Que diable en ai-je donc fait ? Je ne la trouve plus. Ah ! je me souviens, elle est dans la coiffe de mon chapeau.

— Pourquoi cette lettre ne m'a-t-elle pas été donnée ce matin avant mon départ.

— Elle n'est arrivée que tantôt, monsieur le baron, et pas par la poste ; c'est à moi-même qu'elle a été confiée.

— Par qui ?

— Par un petit jeune homme très-mignon.

— Un petit jeune homme ? répéta Gontran.

— Oui, monsieur le baron, habillé de velours et qui certainement n'est pas du pays, car c'est la première fois que je le voyais ; il a bien recommandé que je remette la lettre à monsieur le baron lui-même et quand il n'y aurait là personne absolument ; il venait de Rixviller.

— Eh bien ! cette lettre, donnez-la donc.

— La voici ; et j'espère que monsieur le baron me rendra la justice que je me suis acquitté en conscience de ma commission, car voici plus de deux heures que je l'attends ici, afin d'être plus sûr que personne ne s'apercevra de rien.

Gontran jeta les yeux sur l'écriture de l'adresse et frissonna de la tête aux pieds.

— Tenez, fit-il en mettant une pièce de cent sous dans la main de Jérôme, allez-vous-en et taisez-vous.

Le jardinier ne se le fit pas répéter deux fois et disparut dans le fourré en se disant tout bas :

— Deux écus du petit jeune homme et un de M. le baron, ça fait trois écus de cent sous. Or, trois écus, ça fait quinze francs. S'il arrivait tous les matins une lettre pareille, j'aurais des rentes avant un an.

Le baron, resté seul, déchira l'enveloppe d'une main tiéreuse et lut ces lignes :

“ Mon cher Gontran,

“ J'ai besoin de causer avec vous longuement.

“ Je vous prie donc de m'accorder une entrevue, quelque dérangement que cela puisse apporter dans l'existence si calme, si régulière que vous menez ici.

“ Je pense vous être agréable en n'insistant point pour obtenir cette entrevue au château de Mme la comtesse de Kéroual.

“ Sachez-moi gré de cette discrétion, mon cher Gontran. Combien d'autres, à ma place, n'agiraient point avec cette délicatesse chevaleresque et cette discrétion presque ridicule.

“ Que voulez-vous ? je suis une nature exceptionnelle, et, comme je ne sais pas encore si je vous apporte la paix ou la guerre, j'évite avec soin le scandale et je sauvegarde (jusqu'à nouvel ordre) la situation. C'est de la vôtre que je parle, bien entendu.

“ Donc, je vous attends à déjeuner, demain, au village de Rixviller, à l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*.

“ La cuisine, je vous le promets, ne vous semblera point inférieure à celle de certains petits soupers fins au *Café anglais*, dont vous avez dû conserver un agréable souvenir... si vous avez, comme moi, la mémoire du cœur.

“ Nous nous mettrons à table à midi précis.

“ Soyez exact, je vous en prie ; l'inexactitude me fait mal aux nerfs, et, quand mes nerfs sont crispés, je mets assez volontiers les pieds dans les plats. Ce n'est pas pour ceux du déjeuner que je dis cela.

“ A bon entendeur, salut !

“ Vous demanderez votre ami *Léon Randal*, jeune étudiant en droit arrivé de Paris depuis deux jours, et installé dans la *chambre bleue*.”

Cette lettre n'avait pas de signature.

Lorsque Gontran l'eut déchiffrée jusqu'à la dernière ligne, ce qui ne fut pas une mince besogne, car elle était écrite en pattes de mouche insensées, il la froissa entre ses mains avec un geste de colère en s'écriant :

— Olympe Silas ! Ah ! le vicomte avait raison, il ne devait que trop juste ! Mais comment cette créature a-t-elle pu découvrir mes traces ? Amour maudit, seras-tu donc pour moi semblable à la chaîne du baigneur ! Prends garde, Olympe ! Si tu te fais obstacle sur mon chemin et s'il faut te briser pour passer, je n'hésiterai pas !

Après quelques secondes de silence et de réflexion, M. de Strény ajouta :

— En attendant, il faut obéir ; toute résistance immédiate est impossible et compromettrait l'avenir. J'irai demain au rendez-vous d'Olympe. Elle est ambitieuse, elle est avide ; ce caprice qu'elle appelait passion doit avoir jeté ses dernières flammes. Elle ne galvanise aujourd'hui son amour que par dépit, par obstination. S'il en est ainsi, eh bien ! nous pourrions nous entendre, et, quel que soit le prix qu'elle exige, je lui rachèterai ma liberté !

Après avoir formulé cette conclusion, le baron prit une allumette, l'enflamma, et réduisit en cendres la lettre de Léon Randal, ou plutôt d'Olympe Silas.

Ceci fait, il composa son visage sur lequel le coup très-rude

qu'il venait de recevoir avait mis un masque de pâleur et d'angoisse, et il reprit rapidement le chemin du château.

La comtesse l'avait vu venir de loin, et, debout sur la plus haute marche du perron, rayonnante d'amour, de confiance et d'espoir, elle l'attendait.

Gontran était un de ces hypocrites consommés, chez qui la dissimulation atteint, dans certains cas, les proportions de l'héroïsme, et qui, placés sur des charbons ardents, souriraient si le sourire était nécessaire à la réussite d'un de leurs plans.

Pendant le dîner et pendant toute la soirée il fut charmant comme de coutume, et l'observateur le plus perspicace aurait été incapable de découvrir en lui la moindre trace des préoccupations qui le dévoraient.

Quelques minutes avant de se retirer dans son appartement, le baron prévint Mme de Kéroual qu'il ne déjeunerait point avec elle le lendemain, et qu'il partirait de bonne heure pour Epinal, où l'appelaient quelques affaires.

—Vous feriez bien de donner vos ordres ce soir même, afin que la voiture soit prête, lui dit la comtesse.

—C'est inutile. J'ai l'intention de faire ce petit voyage à cheval.

—Étienne vous accompagnera-t-il ?

—A quoi bon ? Je descendrai à l'hôtel. Un domestique me serait inutile et ne ferait que m'embarrasser.

—Serez-vous de retour pour l'heure du dîner ?

—C'est plus que probable. Si cependant, par un hasard que je ne prévois pas, je me trouvais un peu retardé, n'en éprouvez, je vous en supplie, ni étonnement, ni inquiétude.

Mme de Kéroual le promit. Gontran lui baisa la main avec une tendresse passionnée et respectueuse, et monta chez lui.

Le lendemain, à neuf heures du matin, il se mettait en selle.

Tout au plus lui fallait-il une heure pour arriver à Rixviller : mais comme il ne voulait point laisser soupçonner qu'il allait moins loin qu'Epinal, il était forcé de partir trop tôt, et il se proposait de faire un long détour à travers les bois, afin de n'arriver qu'au moment indiqué par Olympe Silas, sous le pseudonyme de Léon Randal.

Tandis qu'il laissait son cheval marcher au pas, tout en réfléchissant au meilleur parti à tirer d'une situation effroyablement difficile, le temps passait.

Ouze heures venait de sonner au clocher de Rixviller à l'instant précis où Gontran remettait son cheval aux mains de Jean-Claude, dans la cour du *Chevreuil-d'Argent*.

Monique Clerget, en maîtresse d'auberge élevé dans les bons principes, accourut lui souhaiter la bienvenue.

—Ah ! monsieur le baron, s'écria-t-elle, c'est pour mon auberge un grand honneur de vous recevoir. Comment se porte Mme la comtesse de Kéroual.

Gontran avait compté sur le plus strict incognito, dans ce village qu'il ne faisait que traverser de temps en temps, et dans cette maison où de sa vie il n'avait mis les pieds.

Son désappointement et sa contrariété furent des plus vifs en se voyant connu, et en entendant l'aubergiste lui parler de Mme de Kéroual.

Il fit cependant contre mauvaise fortune bon cœur, et il répondit :

—Mme la comtesse se porte à merveille, et sera certainement sensible à l'intérêt que vous lui témoignez.

Puis, sans transition, il demanda :

—Vous logez ici, n'est-ce pas, un jeune étudiant parisien, M. Léon Randal ?

—Certainement, monsieur le baron, certainement, et je vais avoir l'avantage de vous conduire à sa chambre... la chambre bleue... la plus belle de l'auberge.

Les paroles précédentes s'étaient échangées dans la cour. Monique Clerget tourna sur ses talons et passa la première, afin d'indiquer le chemin à Gontran ; mais jugez de ce qu'éprouva ce dernier, lorsqu'en traversant la grande pièce qui servait de cuisine et de réfectoire aux voyageurs de minime condition, il se trouva tout à coup en face du docteur Louis Perrin, sortant de la petite salle où il venait de déjeuner.

—Eh ! mais, fit le jeune médecin, dont le visage exprima la plus vive surprise, je ne me trompe pas, c'est bien monsieur le baron de Stréry que j'ai l'honneur de saluer...

L'embarras et l'anxiété de Gontran n'avaient plus de bornes. La rencontre du médecin de la comtesse, rencontre impossible à prévoir, était de nature à lui causer les plus graves embarras.

—J'espère bien, monsieur le baron, continua Louis Perrin, que ce n'est pas moi que vous veniez chercher ici, et que personne n'est malade au château de Rochetaille ?

Il n'avait pas fallu plus d'une ou deux secondes à Gontran pour reprendre son sang-froid habituel, et ce fut avec le sourire aux lèvres qu'il répondit :

—Tout le monde se porte bien, mon cher docteur, et si vous me voyez dans cette auberge, c'est que j'y viens visiter un ami. Est-ce donc ici que vous demeurez ?

—Non, monsieur le baron ; mais, en ma qualité de garçon, je suis le pensionnaire du *Chevreuil-d'Argent*.

Gontran prit le bras du docteur et l'emmena hors de la porte des oreilles de Monique Clerget.

—Cher docteur, lui dit-il à voix basse, un service, je vous prie.

—Je suis aux ordres de monsieur le baron.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1359 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.